

industries. Fernandez avait été si peu chanceux que son fusil avait heurté deux de ces jarres et les avait brisées ; le liquide inondait les marchandises empilées au-dessous et coulait par terre avec abondance.

—Maladroit ! dit Brissot en colère ; vous payerez le dégât... que cherchiez-vous de ce côté ?

—Mon Dieu ! patron, répliqua Fernandez tout confus, j'allais un peu au hasard, lorsque le pied m'a glissé, j'ai élevé mon fusil par prudence ; le canon a rencontré ces maudites jarres...

—Allons ! nous réparerons cet incident demain, s'il y a lieu, interrompit Martigny avec un accent singulier ; de grâce, monsieur Brissot, assurez-vous encore de ce qui se passe dans la ville.

Le négociant se hâta de retourner à l'échelle. Quant au vicomte, après avoir éteint la lumière, il saisit la main de Fernandez et la serra dans la sienne comme dans un étau :

—Ainsi donc, *amigo*, dit-il en se penchant à son oreille, c'est de ce côté que commencera l'œuvre des incendiaires ? Véritablement les marchandises brûleront mieux, maintenant qu'elles sont imprégnées d'huile et d'essence !

L'Espagnol essaya vainement de se dégager et balbutia d'une voix étouffée :

—Je ne vous comprends pas... Mais lâchez-moi... vous me brisez le poignet.

—Je vous briserai bien autre chose, si j'acquiesce de nouvelles preuves de votre trahison... Marchez droit ou je vous tuerai comme un chien, je vous en avertis.

Il consentit enfin à laisser aller le commis, dont l'obscurité cachait la pâleur et l'effroi, et il revint à Brissot qui redescendait précipitamment les degrés de l'échelle.

—Un nouvel incendie vient de se déclarer, dit le négociant, et j'ai cru voir des gens se glisser dans l'ombre autour du store.

—Diable ! murmura Martigny.

Et il se mit en observation à son tour.

Brissot avait dit vrai : un troisième incendie, plus intense et plus rapproché que les autres, venait de s'allumer. A cette lueur pourprée, Martigny aperçut un certain nombre d'hommes qui entouraient le store en silence et semblaient se tenir en embuscade. Bientôt plusieurs de ces individus, portant des objets volumineux quoique légers, se détachèrent des groupes et gagnèrent la ruelle étroite où avait eu lieu précédemment une tentative criminelle. Le vicomte ne pouvait deviner quelle était leur intention ; de son poste élevé, il dominait le toit du store et les toits des magasins environnants, mais son œil ne pouvait plonger au fond du passage. Comme il cherchait à éclaircir ses soupçons, Brissot le rappela d'une manière pressante.

On entendait derrière la paroi qui longeait la ruelle, une espèce de frottement continu, comme si l'on eût accumulé extérieurement des branchages ou des corps légers de cette nature contre la cloison. Le vicomte eut alors l'explication de la circonstance qui lui avait d'abord paru mystérieuse, et il allait communiquer ses craintes à Brissot, quand un coup de sifflet retentit au dehors, puis les travailleurs inconnus demeurèrent immobiles comme pour attendre la réponse à leur signal.

Martigny saisit donc Fernandez au collet, lui appuya son revolver sur la poitrine et lui dit à l'oreille :

—Si vous bougez, vous êtes mort !

—Je... n'en ai pas la moindre envie, répliqua Fernandez qui tremblait de tous ses membres.

Un second coup de sifflet se fit entendre ; mais,

comme la première fois, tout demeura silencieux dans le store.

—Ils se sont sauvés ou ils sont endormis, dit alors une voix dans la ruelle, en langue espagnole : allons ! il faut en finir.

—Pas encore, répliqua une autre voix dans la même langue ; ils sont là dedans, j'en suis certain, et tu sais que nous avons à leur dire deux mots avant d'en finir. D'ailleurs, ne faut-il pas que « l'autre » nous fasse entrer ?

—*Demonio* ! reprit le premier interlocuteur avec impatience, nous n'avons pas de temps à perdre. Les policemen et les Maories ne sont pas tous occupés dans les autres parties de la ville... N'attendez rien de personne, c'est le plus sûr.

Et à travers les fentes de la cloison, une flamme brilla tout à coup.

Aucun doute n'était possible : on était cerné par des ennemis nombreux et ces ennemis se disposaient au pillage, à l'incendie, au meurtre peut-être. Aussi Martigny n'hésita-t-il plus ; repoussant Fernandez de toute sa force, il reprit son fusil, visa la partie de la cloison qui devait correspondre aux agresseurs et fit feu de ses deux coups.

Malheureusement, il n'avait pu prendre les mêmes précautions que dans une circonstance précédente ; aussi les balles coniques, au lieu de traverser les planches de la clôture, vinrent-elles s'amortir contre un tonneau de marchandises. De grands éclats de rires accueillirent du dehors cette tentative impuissante.

—Je vous disais bien qu'ils étaient dans le nid ! s'écria la voix que l'on avait entendue déjà ; à l'ouvrage donc ! Et que chacun garde bien son poste... Cette fois, nous aurons notre revanche !

On courait dans tous les sens autour du bâtiment, tandis que la flamme augmentait rapidement d'éclat dans la ruelle et qu'un pétilllement significatif commençait à s'élever du même point.

Bientôt, des coups précipités ébranlèrent la porte ; on eût dit de plusieurs haches qui, manœuvrées par des bras vigoureux, ne pouvaient manquer de faire bientôt voler en éclats cette fragile barrière.

—Par ici, mes amis, par ici tous ! s'écria Martigny en s'adressant à ses compagnons : tirez sur la porte ! allons ! voilà le moment... Nous aurons du moins la satisfaction d'abattre quelques-uns de ces scélérats.

Une décharge irrégulière eut lieu, mais sans produire aucun résultat apparent, car les haches continuèrent de frapper les planches qui déjà se fendaient du haut en bas. En revanche, un des tireurs du magasin devait être bien maladroit ou bien troublé par la peur, car sa balle effleura la joue de Martigny. Le vicomte, tout échauffé par le combat, ne s'en aperçut pas :

—Courage ! reprit-il avec enthousiasme, hâtez-vous de recharger les fusils... Et nous, mon cher Brissot, faisons feu de nos revolvers.

Le négociant et lui commencèrent en effet un feu roulant avec leurs revolvers ; mais quand les projectiles lancés par des armes de gros calibre n'avaient pas suffi pour repousser les assaillants, comment supposer qu'ils reculeraient devant ces inoffensives petites balles ? Aussi, les haches n'interrompirent-elles pas leur œuvre destructive et les ais de la porte, volant en éclats, laissaient déjà entrevoir la silhouette sombre des ennemis. Par malheur, les pistolets se trouvèrent bientôt vides.

(A CONTINUER.)